

Au terme de la quatrième édition du Nice Jazz Festival qui s'est tenue du 8 au 12 juillet, son organisateur, la ville de Nice, a constaté une diminution d'environ 14 % de la fréquentation de la manifestation entre 2013 et 2014. Ce tassement serait dû à la concurrence du Mondial et à la météo. Selon nous, la baisse de la fréquentation du Nice Jazz Festival est le symptôme d'un problème plus ancien et plus profond qui ne concerne pas uniquement Nice.

Pour attirer le public, les festivals de jazz ont tendance à ouvrir leur scène à des musiques qui ont une parenté de plus en plus éloignée avec le jazz. Nice a été depuis vingt ans très loin dans cette démarche. Manifestement ce choix ne marche plus. Alors que faire ? Programmer d'avantage de variétés ou bien revenir aux fondamentaux ?

Pour les 45 % de jazz que contient encore le festival de 2014, le Théâtre de verdure reste le lieu où nous avons pu assister à quelques bons concerts grâce principalement à la découvertes de nouveaux talents.



Mardi 8 juillet : Deux découvertes et un moment d'émotion.

C'était une bonne idée que d'ouvrir la manifestation avec un jeune pianiste new-yorkais, Kris Bowers, révélé par la « Thelonious Monk Piano Competition » en 2011. Son quintet (1) joue une musique aussi savante que subtile qui finit néanmoins par distiller un certain ennui car le leader ne fait rien pour rendre ses compositions accessibles. Heureusement, vers la fin, leur

chanteuse, Julia Easterlin, égaye un peu la scène grâce à sa voix légèrement acidulée et sa présence scénique.



Si l'on pouvait reprocher à Kris Bowers une certaine froideur, la venue d'une autre lauréate de Thelonious Monk Competition, Cecile McLorin Salvant fait monter la température. Cette chanteuse franco-américaine est visiblement là pour s'imposer à côté des Helen Merrill, Dee Dee Bridgewater et Madeleine Peyroux

. Son répertoire est très éclectique. Il va de standards américains plus ou moins rares comme « Nobody », « What A Little Moonlight Can Do » ou « Is Just Like You », à des reprises de Judy Garland (« The Thrill Is On »), de Blanche Calloway (« Growly Down ») et même de Damia (« Personne ») ainsi que Barbara (« Le Mal de vivre ») pour finir par une interprétation époustouflante de « Maybe tonight » de « West Side Story ». Qu'elle chante en français ou en anglais, la qualité de sa diction est telle qu'on peut en comprendre toutes les paroles. Quant à sa voix, elle s'en sert avec maestria. Elle surprend par sa capacité à passer dans la même phrase de l'aigu au grave. Cette manière de jouer de la tessiture de sa voix à tout bout de champ (et de chant!) relève de l'exercice de style et nuit quelque peu à l'interprétation . Il reste donc à cette vocaliste très douée une marge de progression pour devenir l'égale de Ella ou Billie, comme certains admirateurs s'empresse de l'affirmer...

Cette première soirée s'achève avec Richard Galliano, accompagné par le Nice Jazz Orchestra pour une évocation pleine d'émotion de quelques grands disparus : Piazzola, Nougaro, etc. Le feeling de l'accordéoniste et les arrangements moelleux du big band Niçois portaient à la rêverie nostalgique sous les étoiles dans cette douce nuit d'été.



Mercredi 9 juillet : un duo, un trio et puis tout une troupe...

Nous avons fini la soirée avec le virtuose du piano à bretelle, nous débutons le concert avec un autre phénomène du « 36 touches », le jeune Vincent Peira. Avec son compère le saxophoniste soprano Emile Parisien il vient d'être couronné par les « Victoire du Jazz » pour leur album en duo, « Belle Époque ». Leur prestation, intense et ramassée, horaire oblige, est un fête pour l'œil et l'oreille. Tandis que l'accordéoniste assis, compact et puissant fait corps avec son instrument, le saxo virevolte et se contorsionne dans une danse sans fin. Leur répertoire est un voyage bourré de clins d'œil à travers dans le temps et l'espace,. Leur show débute par un hommage à Sidney Bechet. Il se poursuit par un un énigmatique « Schubert Toaster » dans une veine klezmer, puis une valse musette en hommage à Michel Portal dans « Trois temps pour Michel P. », suivi de « Hysm » qui évoque les chants de marins breton et de « Mars 75 » dans un style plus contemporain. Pour conclure, les duettistes reviennent à Sidney Bechet et son « Song of Medina (Casbah) » dont ils accentuent le caractère oriental et finissent par un endiablé « Macédoine » aux accents gitans.

Nice Jazz Festival, An quatre, l'heure du doute

Mercredi, 30 Juillet 2014 15:45





Mercredi 30 juillet 2014 du jazz en France et la Nouvelle Orléans revisité, au quart de tour sont



pié à la fois, ça peut être en temps de crise, les démissions des



est-ce que ça peut être en temps de crise, les démissions des



est-ce que ça peut être en temps de crise, les démissions des



est-ce que ça peut être en temps de crise, les démissions des



est-ce que ça peut être en temps de crise, les démissions des

est-ce que ça peut être en temps de crise, les démissions des
Bernard Revier, batterie ; Burniss Earl Travis - basse
Joshua Redman - sax / Aaron Goldberg - piano / Robert Rogers - contrebasse / Gregory